

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vécrire à Paris

Jacques Rancourt

Volume 35, Number 6 (210), December 1993

Écrire à Paris

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31596ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rancourt, J. (1993). Vécrire à Paris. *Liberté*, 35(6), 36–37.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JACQUES RANCOURT

VÉCRIRE À PARIS

C'était en septembre 1971. J'ai pris l'avion. J'avais vécu les trois dernières années à Québec, pour des études de lettres. Auparavant, Lac-Mégantic, Sherbrooke, Lac-Mégantic, dans l'ordre. Avant, rien. C'est-à-dire pour moi.

J'avais envie de prendre l'air, au sens strict du terme, d'avoir un autre point de vue sur le monde, comme chez moi quand j'allais observer le lac depuis une colline de Piopolis.

J'ai posé le pied à Orly. Il était déjà neuf heures, car l'avion avait gobé la nuit. Il est six heures à présent, toujours du matin, presque vingt-deux ans plus tard.

Pour le meilleur et pour le pire, je me suis octroyé une seconde vie. Fondu dans Paris, pour accéder à l'espace mental et culturel de mes nouveaux concitoyens.

Je suis ici : j'écris ici. Le climat est vraiment tempéré, comme le clavier du même nom. C'est plus facile à vivre. Quand on veut de l'hiver, on descend dans les Alpes. Puis on s'élève dans la montagne. C'est magique : on redescend, on laisse la neige derrière soi.

Le climat fait partie de la liberté physique. Il libère l'esprit. Quand j'ai besoin d'hiver pur et dur, je reviens au Québec. Et je suis servi. J'y vais aussi en été. Là, c'est comme retrouver ma baignoire. Toutes vitres ouvertes, je me promène dans l'air chaud et enveloppant. Je suis chez moi.

Puis je rentre à Paris. J'aime les rues étroites, les grands immeubles. Je marche beaucoup. C'est une question de rythme, avec son pouvoir d'entraînement. Et quand ça va trop vite, je me dis que j'aurai l'éternité pour me reposer.

Il y a aussi l'effet de décalage. Mon travail en poésie consiste pour l'essentiel à détourner le réel et le langage, à décanter mots et choses. Entendant autour de moi une langue qui n'est pas tout à fait la mienne, percevant des réflexes, des habitudes, des agissements qui continuent de me surprendre, je garde plus facilement l'esprit en éveil, je cultive mieux la distance.

Comme beaucoup d'écrivains parisiens — ou d'étrangers tout court — qui vivent à Paris, je suis devenu parisien, mais pas français. Je le dis sans fierté ni dépit... c'est comme la poésie et l'art oratoire : *nascuntur* les uns, et *fiunt* les autres.

Quand je me suis installé ici, j'ai pensé à mon ami Galarneau. Je me suis dit que j'allais *vécrire* à Paris. J'y vécris toujours. Le métro sort de terre, et ce matin c'est le soleil qui l'accueille. Je vais reprendre ma plume. Et s'il en émane quelque poème présentable, je le dirai avec cet accent québécois qui m'est resté entre gorge et poumons et qui me sert d'aune pour choisir parmi les mots ceux qui sont susceptibles de s'associer en un poème à ma semblance.